

Rapport présenté par : Magali MORSY

L'ACTUALITE D'ABDELKRIM

Mark Anthony, here, take you Caesar's body.
You shall not in your funeral speech blame us,
But speak all good you can devise of Caesar ;
And say you do't by our permission ...

Julius Caesar, III, i, 244-247.

C'était, dans Jules César, tragédie de la dévolution des héritages politiques, le rappel de la part de lucidité qui, dans une cérémonie de souvenir collectif, permet seule de ne pas être le jeu, voire la victime des mythes qu'on évoque. Parler d'Abdelkrim et de la résistance rifaine, c'est aussi, d'une certaine manière, participer d'un souvenir collectif qui marque le lien entre le passé et le présent. C'est le sens de ce lien en tant que présumé de ce Congrès que je me propose d'examiner en posant la question : Pourquoi s'intéresser à Abdelkrim et pourquoi maintenant ?

C'est question, ai-je le droit de la poser ? Sans doute, puisque nul n'est tenu de donner tête baissée dans le mythe et que, de plus, les morts, comme les charges explosives, sont d'un maniement fort délicat. Kamal-Eddine Mourad va plus loin encore dans la mise en garde :

Dans les pratiques politiques et révolutionnaires, il est un comportement qui continue à causer des préjudices considérables aux masses marocaines et arabes, c'est celui qui consiste à s'en remettre à des "prophètes", à des "zaim". La nation arabe est malade de zaim et de prophètes" (1)

Et c'est pour aller dans le sens de cette mise en garde que je n'ai pas voulu traiter du renouveau d'intérêt pour l'oeuvre d'Abdelkrim dans un quelconque cadre abstrait, ni dans l'espace légendaire de la lutte du Tiers-Monde contre les puissances coloniales, mais bien dans un contexte géo-

(1) Kamal-Eddine Mourad, Le Maroc à la Recherche d'une Révolution, Sindbad, Paris, 1972, p.138.

politique objectif : le Maroc actuel. Je justifierai encore mon refus du mythe, ou plus exactement de l'attitude mythique, par le fait que je n'ai pas dans ce débat à me placer sur le même plan que les historiens marocains : ces derniers opèrent la prise en charge du passé au nom et pour le compte d'une certaine image qu'il se font de leur avenir national. Leur choix y trouve d'emblée sa justification. Etrangère à une histoire dont je ne suis pas partie prenante, j'ai, privilège sans joie, toute latitude d'examiner de l'extérieur une démarche pour essayer d'en saisir les motifs profonds, d'en suivre le cheminement, d'en discerner la finalité.

I

Pourquoi donc au Maroc parle-t-on aujourd'hui d'Abdelkrim ? Première question qui en soulève aussitôt une seconde, son corollaire : qui parle aujourd'hui d'Abdelkrim ?

Force est de constater qu'il ne s'agit pas d'un nouvel intérêt surgi soudain au coeur même de la région qui fut le théâtre d'action d'Abdelkrim. L'attention actuellement portée à cette question n'est pas rifaine d'origine (et je vous prierai de bien vouloir provisoirement me passer cette expression de "rifain" que je m'efforcerai, par la suite, de mieux définir). Je dirais même plus, il n'y a aucune marque significative d'une quelconque évolution de l'attitude populaire à l'égard d'Abdelkrim pour la bonne raison que le prestige de celui-ci n'a jamais été remis en cause et que l'attachement des populations du Rif à la tentative d'Abdelkrim s'inscrit dans la continuité (1). J'irai même plus loin en constatant que cette continuité même exclue cette espèce d'isolement mythique qui, détachant 'Abdelkrim de son contexte déterminant, le présente aujourd'hui comme une figure unique et exemplaire. Dans la tradition rifaine, 'Abdelkrim n'est qu'une des manifestations historiques d'une résistance constamment réitérée, primus inter pares, certes. Le Rifain chante (2) aussi bien Sidi Mohammed Amezzian qui fut le chef

(1) Le pouvoir politique au Maroc s'y est d'ailleurs si peu trompé que c'est en jouant sur cette grande figure historique qu'il a tenté de gagner l'adhésion populaire et rifaine. N'est-ce pas, en partie tout au moins, le sens du débarquement d'Abdelkrim au Caire, négocié et réalisé par le mouvement nationaliste mai 1947 ; le sens aussi de la restitution par le gouvernement à la famille d'Abdelkrim des terres jadis saisies par les Espagnols, ceci à la veille de la répression de 58/59 ; ou encore de l'éclat particulier avec lequel, en 1971, le parti de l'Istiqlal a tenu à commémorer la bataille d'Anoual.

(2) Dans la mesure où, en deça de l'expression historique positive qui dépend d'un rapport de forces donné, la littérature populaire - telles les chansons berbères - véhicule la revendication à l'histoire. En ce qui concerne Sidi Mohammed Amezzian, je renvoie à ce très bel izmri en Tamazight recueilli chez les Aït Ouriaghén (Beni Ouriaghel)

reconnu de la Guerre Sainte dans le Rif et qui périt dans une embuscade tendue par les Espagnols en 1911, que tel ou tel des successeurs d'Abdelkrim : Slitan des Senhaja du Rif ou Ahmed Kheriro, qui avaient, tous deux, combattu aux côtés de celui-ci et qui poursuivirent la lutte quelques temps encore après le départ de celui-ci ; voir d'autres noms plus récents encore, comme ces partisans du retour d'Abdelkrim, si Mohammed Tamsamani et son frère Abdesslam que l'on retrouve au coeur de l'action nationaliste dans le Nord, ou encore le chef de l'ALN dans le Rif, Abbas, assassiné alors qu'il incarnait la dernière prise de position de l'exilé du Caire qui refusait d'admettre que l'on déposât les armes au Maroc alors que l'Algérie était en guerre ... Ceci pour souligner la continuité d'une tradition rifaine à l'intérieur de laquelle Abdelkrim a, et a toujours eu sa place historique, et pour conclure donc que cette brusque redécouverte à laquelle nous assistons aujourd'hui n'est ni le fait, ni l'oeuvre des Rifains eux-mêmes.

Ce regain d'intérêt et son orchestration, nous devons donc les chercher ailleurs. Sur le plan de la chronologie et du contexte sociologique, nulle difficulté d'ailleurs à situer cette entreprise. Le 10 juillet 1971, c'est Skhirat, suivi des exécutions du 13 juillet. C'est ce même mois de juillet (du 17 au 22 très précisément) qui aurait dû voir la commémoration du cinquantenaire de la déroute espagnole et de la victoire d'Anoual. C'est en fait un peu plus tard, après quelques semaines de désarroi, que se développe très rapidement un mouvement visant à remettre Abdelkrim à l'honneur. Le 1er novembre 1971, à 20 heures, se tient à Dar Marassa, une cérémonie "en commémoration de la bataille d'Anoual qui a marqué il y a cinquante ans la victoire du grand héros Abdelkrim Khattabi sur les forces coloniales" (je cite le communiqué officiel remis à la presse). Cette cérémonie est marquée par des discours "d'Allal El Fassi et d'autres personnalités nationales". Le 6 novembre, se sera au tour de Monsieur Abdallah Ibrahim de faire, au siège de l'UMT à Rabat, une conférence sur "Abdelkrim Al Khattabi stratège de la guerre populaire contre le colonialisme". Le lundi 15 novembre, l'Opinion consacre sa page culturelle au chef rifain. J'arrête là une énumération peut être fastidieuse, mais qui montre bien en tout cas l'origine de ce renouveau d'intérêt et son contexte. On en conclura que le congrès qui réunit, aujourd'hui, un certain nombre de personnalités universitaire doit apporter sa caution scientifique à une entreprise suscitée, dans le contexte des événements de 1971-1972, par les grandes organisations politiques, celles-là même qui ont marqué et forgé le destin national au moment où le Maroc a acquit son indépendance.

(.../... (suite note 2, page 2)

par S. Biarnay, cf. Etude sur les dialectes Berbères du Rif, Paris, Leroux, 1917, pp. 355-356.

Or pour ces responsables politiques, il s'agit de faire revivre Abdelkrim. Car Abdelkrim est mort, bien mort, dans sa vie d'homme, sans doute, mais aussi et surtout de cette mort historique qu'est l'oubli de ceux qui se détournent de ce qui ne leur paraît plus signifiant. Est-il besoin de rappeler la rupture tôt intervenue au Caire entre l'exilé de la Réunion et ceux-là même qui avaient voulu obtenir son adhésion à leur cause en organisant son débarquement, puis son séjour en Egypte. Ces nationalistes marocains ont, par la suite, placé leurs rapports avec 'Abdelkrim sous le sceau du silence, en public tout au moins, car en privé, en évoquait parfois un Abdekrim usé par l'âge et l'exil qui, suprême condamnation à l'heure de la politique triomphante, liait encore l'avenir du Maroc aux fusils de ceux qui n'admettaient pas de déposer les armes. Non, pas de doute possible, la voix d'Abdelkrim paraissait révolue aux nationalistes des années 50 et l'on comprend que le divorce ait été consommé entre celui qui demeura muré dans son refus de remettre les pieds au Maroc tant que le dernier soldat étranger n'aurait quitté le Maghreb et ceux dont la route, en passant par Aix-les-Bains, devaient les conduire au gouvernement sous l'égide de Sa Majesté Mohammed V. Dans la perspective d'un Maroc indépendant, Abdelkrim était mort, bien mort. Interrogé, Robert Montagne affirmait que la crise du Rif n'avait plus de sens dans le Maroc contemporain. Elle n'avait été ;

"qu'un épisode de l'indépendance proclamée par les tribus berbères hostiles à la conquête espagnole, mouvement dont la résonance, qui fut alors très grande en Orient, ne doit pas masquer le caractère à la fois local, occasionnel et traditionnel. On ne saurait, à ce moment, comme on le faisait en Orient, parler de "nationalisme rifain": Abdelkrim n'est qu'un héros de la guerre sainte, et sa difficulté récente à collaborer avec les mouvements nationalistes plus jeunes en donne la preuve" (1).

Or ce n'est pas autre chose que dira, quelques années plus tard, dans son Histoire du Maghreb, Abdallah Laroui (2):

(1) Robert Montagne, "Le Nationalisme nord-africain", La Ref, Maroc et Tunisie, le problème du Protectorat, mars 1953, pp. 14-15.

(2) Si je me permets de citer ici Abdallah Laroui, c'est évidemment parce que la rigueur qu'il a apporté dans le choix de ses concepts et de leur maniement, met en évidence la vision de l'histoire qui découle d'une condition socio-économique et culturelle donnée.

"Si l'on se cantonne dans le cadre marocain, on est frappé par la coïncidence entre la fin de la guerre du Rif (1926) et le début du mouvement nationaliste (1927) et l'on donne un sens particulier à la date de 1934 où la "pacification" se termine et où le "Plan des réformes" est formulé. Tous les historiens soulignent ces concordances ; ne s'agit-il pas cependant d'une illusion, car si l'on élargit la perspective à tout le Maghreb, le Rif s'éloigne dans le passé pour aller rejoindre les différentes révoltes rurales et montagnardes (le Rif est en effervescence depuis 1860 contre les Espagnols) tandis que l'activité politique se trouve liée au mouvement nationaliste général du Maghreb et de l'Orient. La coupure entre résistance primaire et nationalisme politique s'élargit bien au-delà des deux années reconnues" (1).

Nous sommes donc en droit, me semble-t-il, de conclure que dans le cadre d'une vie nationale structurée par les partis issus de la lutte nationaliste, Abdelkrim et sa tentative ne constituaient plus, jusqu'à ces derniers temps, une donnée pertinente dans la situation contemporaine (2).

J'en déduis qu'il a fallu un long pourrissement de la situation interne du Maroc, soudain mué en fait historique irréversible par la tentative de Skhirat pour que l'on procédât, à travers une commémoration quelque peu tardive d'Annoual, à l'évocation sous la forme d'une image actuelle, du combattant Abdelkrim. Phantasme et explication à la fois, ces deux événements de l'été 1971, Skhirat et l'anniversaire d'Annoual, ont donc entre eux un rapport historique.

Mais l'histoire a aussi ses voies souterraines ou irrationnelles et ce serait, je pense, passer à côté de la dimension réelle de ce rapport de cause à effet que d'en faire l'expression d'une analyse objective de la situation marocaine. Non pas que je songe à nier, bien au contraire, le parallèle que l'on peut établir entre les diverses manifestations auxquelles se livrent les partis politiques en honneur d'Abdelkrim et la discussion qu'ils mènent conjoin-

(1) Abdallah Laroui, L'Histoire du Maghreb, Maspéro, 1970, p.325, n.4.

(2) Il nous faudrait évidemment faire une exception pour les tentatives royales faites en 1960 pour obtenir le retour du chef Rifain au Maroc, et de nouveau en 1963 pour demander qu'il fût enterré au Maroc. La réponse fut négative dans les deux cas.

tement sur la situation du Maroc en cette fin de 1971 : critique notamment des survivances coloniales et de la présence étrangère, mise en évidence de l'échec de la politique agricole, compte-rendu du procès de Marrakech ou de l'inculpation de fonctionnaires accusés de corruption ou de trafic de passeports. Il y a donc certainement un lien étroit entre l'un et l'autre de ces volets de l'activité des partis, mais ce serait néanmoins une erreur de perspective que de subordonner la réapparition d'Abdelkrim sur la scène politique à l'expression concrète des critiques institutionnelles ou socio-économiques, car il me semble que l'évocation historique relève d'un noeud de forces, à la fois plus obscur et plus profond, qui témoigne d'une crise de conscience que l'on doit tenter de cerner sous peine de méconnaître la nature des aspirations que l'on projette actuellement sur le personnage historique d'Abdelkrim.

Cette crise de conscience repose, me semble-t-il, sur trois données de ce long après-midi du 10 juillet 1971 : d'abord et avant tout, la présence des cadets d'Ahermoumou, et le bon droit de cette intrusion faite de violence, lourde de toute la misère et de toute l'oppression que charrie l'histoire du Maroc. C'est l'histoire elle-même, peut-être, qui bascula de camp ce jour-là. Deuxièmement, les invités de Sa Majesté, fussent-ils ministres ou responsables politiques n'avaient point ce jour là de prise sur "l'autre", non pas peut-être nécessairement tel ou tel officier, mais la masse des cadets à mitraillette, des Marocains soudain mués en adversaires vis-à-vis desquels il n'y avait plus ni langage, ni communication (1). Constatation amère et remise en cause fondamentale pour ces responsables : Certes ils n'avaient pas ménagé leurs critiques aux institutions qu'ils avaient eux-mêmes contribué à former, et aux dirigeants "égoïstes" ou "irresponsables" qui en avaient la charge, mais

(1) C'est ce sentiment que nous trouvons exprimé dans une allocution du Souverain, le 11 juillet 1971, "aux leaders politiques et aux dirigeants syndicaux" (Agence MAP):

Par exemple, il y avait hier, parmi les blessés, M. Belhassan Ouazzani dont un bras a été arraché et parmi les personnes qui ont été malmenées M. Allal El Fassi et également le Dr Messouak dont on connaît les opinions. Nous avons vu ce dernier couché par terre et tremblant.

Nous sommes certain que s'il y avait d'autres représentants d'organisations politiques ou syndicales, leur sort aurait été le même. Cela prouve que vous êtes en trains de creuser vos tombes. Si les mutins avaient pris le pouvoir, ils n'auraient pas été de votre niveau : ce ne serait pas Medbouh, Bougrine ou Hammou qui vous appelleraient pour partager avec vous le pouvoir, car vous ne les comprendriez pas et ils ne vous comprendraient pas. D'autant plus que vous êtes des intellectuels chevronnés et que vous auriez pu être les premières victimes.

ils ne pouvaient nier les parentés d'origine, de formation, de classe et de pensée politico-économique qui les liaient à ces derniers, encore moins pouvaient-ils, en tant que responsables politiques, remettre en cause leur adhésion profonde à une structure étatique qu'ils avaient eux-mêmes forgée parce qu'ils la considéraient comme allant dans le sens de l'histoire. Ce système là qui était pour eux, en dépit des défaillances qu'ils avaient relevés, le visage même du Maroc put apparaître, soudain, un simple masque, sans réalité ni substance. Ce masque qui à cet instant n'avait plus de répondant dans la population marocaine telle - cette population qui s'exprima par le geste de quelques cadets, ou qui refusa de s'exprimer par le silence de la grande majorité - qu'est-ce alors qui l'avais suscité et lui avait permis ainsi de se développer en rupture avec la réalité marocaine ? On l'a, dans certains milieux, senti obscurément (1) et on l'a dit, on continue à le dire, sous diverses formes partielles mais explicites. L'Autre, l'Etranger, qui fut d'abord l'occupant militaire, puis le colonisateur avec ses outils économiques, puis enfin, forme plus insidieuse mais plus aliénante encore, la présence de l'autre sous la forme de sa langue et, partant, de son mode de pensée, de son jugement historique, tant il est vrai, comme le rappelait la semaine dernière "les tribus de Midelt" qu' "il n'y a aucune différence entre l'occupation militaire et la colonisation linguistique" (2) et que la musique qui rythme une aliénation est une voix qui efface la perception de sa propre voix, qui structure au nom d'un référent étranger toute expérience et qui, au bout du compte, crée l'exil au coeur de patrie. Au niveau d'une classe, cela s'appelle l'exil historique.

Tel fut sans doute, en ces temps là, la remise en question, ou pour le moins la crise de conscience d'une classe dirigeante face à une réalité nationale qu'elle avait elle-même créée et structurée au cours des quelques vingt années précédentes. Et c'est cet arrière-fond qui encadre l'évocation d'Abdelkrim, qu'il postule sans doute, tant il est vrai que se trouvent liés là les deux termes du problème : Abdelkrim est à l'image du Rif, et il est à l'image

(1) Je pense ici à cette curieuse page sur Skhirat que devait publier la Maalif où une image s'accompagnait d'une phrase empruntée à l'Idéologie arabe contemporaine et dont Abdallah Laroui voudra bien, j'ose espérer, me rappeler la forme exacte, mais qui disait à peu près ceci : quand cesserons-nous, à travers les sables et les dunes, de nous retrouver confrontés à l'étranger ...

(2) A la suite du communiqué du Parti de l'Istiqlal en date du 3 janvier 1973 rappelant l'action constamment menée par ce parti en faveur de l'arabisation, l'Opinion publique, en date du 4 janvier 1973, une pétition datée du 23 décembre 1972 "des tribus d'Aït Oufella, Aït Ayach, Aït Yahya, Aït Boukmane et des mineurs d'Ahouli" demandant que l'administration soit intégralement arabisée. D'autres pétitions dans le même sens ont été et continuent à être reproduites dans la presse de l'Istiqlal.

du Rif, et il est à l'image aussi de la résistance du Maroc à la présence étrangère.

II

Ayant ainsi défini dans le cadre des classes intellectuelles et urbaines, dirigeantes et possédantes, la remise en valeur d'Abdelkrim en tant, cette fois-ci, qu'expression d'une contradiction historique, j'aurais maintenant à examiner la manière dont fonctionne ce symbole.

Considérons d'abord le problème sous son angle théorique : le symbole historique peut jouer, me semble-t-il, de deux manières très différentes. Par la distance même qu'il établit avec une situation et un conflit donnés. Il permet d'objectiver ceux-ci. Il tend par conséquent à l'auto-critique, favorisant la clarification des termes mêmes de la contradiction. En vertu de celle-ci, une remise en cause s'opère, prélude à un dépassement et à une nouvelle formulation avec réinsertion dans le courant historique. Dans ce sens on peut, à propos du symbole, parler de modèle. Mais inversement, le symbole sur lequel on projette les éléments d'une contradiction peut correspondre au refus d'objectives. A ce moment là, on voit le symbole agir comme valeur refuge, polariser les différentes manifestations de la contradiction, et par là même les consolider. Dans ce sens on peut le considérer comme un mécanisme de blocage, ne permettant ni la remise en cause d'une contradiction interne, ni son dépassement. Le symbole ne fonctionne plus alors en tant que modèle historique, mais en tant que mythe. Or qui dit mythe dit mystification, et toute mystification n'est elle pas aussi d'ordre linguistique ?

Ceci dit, qu'en est-il de l'image qu'on se fait et que l'on répand d'Abdelkrim au Maroc en 1972-1973 ? La première des constatations à faire, c'est qu'évidemment il s'agit d'une première étape que j'appellerai la constitution du mythe. Il n'est donc pas question de le saisir dans sa finalité, ni même dans son développement, et cela d'autant que l'étrangère que je suis fonde ses analyses sur les faits, sur les commentaires et discussions que ceux-ci suscitent, or, il n'existe pas à l'heure actuelle, une telle recherche critique et je ne vois guère que le Maroc à la recherche d'une révolution qui tente, à partir de modèles historiques actuels, une pareille clarification.

C'est donc à un stade premier, et dans sa formulation même, que je tenterai de décerner la potentialité du symbole jusque et y compris dans les titres de gloire du chef rifain que l'on désigne aujourd'hui à l'attention du public. Et en premier lieu n'y a-t-il pas cette "république" qui est le thème de ce Congrès ? Je vous avouerai, pour ma part, que ce

titre même n'est pas sans me gêner. D'abord parce qu'ainsi pris hors contexte, mis en évidence hors du temps, ce terme "république" semble exiger de moi que je lui reconnaisse quelque valeur positive absolue, au lieu de le considérer comme la désignation d'une des multiples formes d'organisation que peut prendre, dans un contexte donné, l'institutionnalisation d'un certain état social déterminé. De plus, que je m'en défende ou non, ce terme ne se séparera pas de certaines conceptions et de certains présupposés qui seront donnés par l'Europe, puisque c'est en Europe que ce terme est passé du stade descriptif au stade de modèle historique qui permet l'utilisation conceptuelle et hors contexte du terme. Or Abdelkrim apparaît ici, ou est présenté ici, comme le garant de cette valeur étrangère, et pourtant historiquement parlant, il avait, lui, plus de distance vis-à-vis des étiquettes et une plus grande liberté d'allure dans leur maniement. Tenant compte du fait que ces termes tiraient leur sens du contexte de l'adversaire, il s'en servait ou les rejetait au gré de la conjoncture pour semer le trouble chez l'adversaire : une arme parmi d'autres dont lui même ne fut ni l'esclave ni la victime. La "république" devenait le "khalifa", ou "l'esprit du traité de Versailles au gré des circonstances et de l'interlocuteur : c'était ce que l'on appelait à l'époque le "machiavélisme" d'Abdelkrim tentant d'empêtrer l'adversaire dans son propre système. Je ne dis pas que le terme de république n'ait pas quelque consistance (1), mais je dis bien que cette consistance là était toujours le résultat et l'expression d'une conjoncture politico-historique donnée et qu'elle était de toute façon conditionnée par un rapport de force qui rendait le langage de l'autre dominant. Etant donné d'ailleurs que l'essentiel des documents et des témoignages qui servent de base à notre analyse d'Abdelkrim sont la formulation de l'autre (le militaire, l'adversaire politique, le journaliste malveillant ou simplement ignorant), la part du poids de l'adversaire est à faire doublement. Donc, on parlait plus de républicanisme pour le P.C. français ou le Riff committee que sur les bords de l'Ouergha, plus souvent à la veille des fausses négociations d'Oujda qu'après Anoual ou dans les derniers jours de Targuist, mais cela demeurait toujours une réponse libre face à la pression de l'autre. On organise ses troupes et ses arguments face à l'autre, mais seul compte le principe intangible sur lequel l'argument et les forces de l'étranger n'ont, elles, pas de prise : la revendication absolue à la liberté

(1) Il ne s'agit nullement dans mon esprit de nier l'intérêt qu'il y aurait à examiner l'organisation étatique du Rif, mais je pense que celle-ci :

1° - n'a de sens que dans une perspective intériorisée de l'histoire marocaine et non par rapport à un référent étranger. Or ce préalable, en la circonstance, me semble escamoté par bien des côtés.

2° - Qu'il est tout de même historiquement faux de muer en modèle, une organisation qui n'est pas soutenue par des conditions objectivement favorables à son expression. Que penserait-on de l'historien qui dépeindrait les institutions de la France d'après-guerre en se basant

dont Frantz Fanon devait découvrir par la suite, à travers 7 ans de guerre d'Algérie, qu'elle était aussi la revendication minimum du colonisé. Il ne me déplaît donc pas de penser qu'à ce terme de république si lourdement tributaire de l'Autre, Abdelkrim ait, sur le plan interne rifain, préféré une expression qui relève elle directement de la situation historique telle qu'elle était vécue du côté marocain : le front rifain. Et l'on pourrait peut-être, à force de tenter de renverser cette perspective historique que crée le langage de l'autre, trouver le sens d'une utilisation du terme "république" dans le cadre interne du mouvement rifain qui serait sans doute bien loin de celui que suggère le titre de ce Congrès. Il existe en effet des traces d'un usage négatif du terme "république" qui en ferait un synonyme de "siba", autrement dit qui correspondrait, sur le plan idéologique, à une période et un état anti-historique que la tentative d'Abdelkrim avait pour but de transformer, en postulant l'histoire pour se réaliser en elle ... On voit la contradiction : ou bien la république est une chose positive parce qu'elle est garantie par des valeurs et des réalisations européennes ou bien elle est négative dans la mesure où, dans la situation historique qui fut celle du peuple marocain en lutte, elle véhiculait la part d'échec ou de refus que comportait la situation historique. Car les mots ne sont rien en eux-mêmes, mais tirent leur substance de l'histoire qui les porte ...

Cette même critique de vocabulaire, je ne suis pas sûre que nous n'aurions pas du déjà la faire lorsque on mis à l'actif d'Abdelkrim - premier chef de gloire - la bataille d'Anoual. Car, objectivement parlant, l'on pourrait dire qu'Anoual fut moins la victoire d'Abdelkrim que la défaite du Général Silvestre - ce Mangin malchanceux. Comme l'avait fait lui Moha ou Hammou, le Zayyani, à El Herri, Abdelkrim ne fit qu'exploiter - exploiter à fond certes - toutes les faiblesses d'organisation interne, de méconnaissance locale et d'insuffisance politique de l'armée coloniale, fondant sa victoire, en particulier, sur cette imprudente avancée qui est la tentation dangereuse que subissent les chefs des armées coloniales, avides de ces médailles et de ces titres (Comte de Chaouen, Duc de Tetouan) que l'Europe ne mesurait plus qu'au compte-goutte et à bien grand prix. Défaite cuisante et souvenir douloureux pour une armée coloniale qui se doit d'être constamment victorieuse. D'où les conséquences inculcables et les lointaines répercussions d'un tel désastre. Non pas pour les Marocains - sur le plan local un renfort de troupes parvenait tôt ou tard à rétablir l'équilibre - mais sur le plan de la France ou de l'Espagne. Et c'est ainsi que des réflexions ou des ouvrages sur Anoual nous entraînent très vite loin du Maroc, jusqu'au

.../... (suite note 1, page 3)

sur l'activité du Conseil National de la Résistance. Je ne vois pas pourquoi la tentative d'Abdelkrim nous dispenserait d'une certaine rigueur méthodologique.

coeur de la politique européenne : un livre tel que celui de David S. Woolman, Rebels in the Rif qui a pour sous-titre Abdelkrim and the Rif Rebellion aurait pu plus justement encore s'intituler Abdelkrim and Spanish Politics ! C'est ainsi, une fois encore, que l'on voit le choix mal pesé du terme ou de l'événement qui nous vient d'autant facilement à l'esprit que c'est celui-là même que l'histoire ou la politique européenne ont soulignés, nous faire prendre insidieusement la pente de l'Autre, nous faire pénétrer dans ses structures, où, tôt ou tard, nous nous retrouvons prisonniers, exilés du Maroc.

Ce n'est là, certes, qu'une des manières de se perdre en s'aliénant au profit de l'autre, mais il n'est pas dit que cette démarche, esquissée ici au seul niveau du langage, ne soit pas éminemment représentative.

Quelles conclusions tirer de cette leçon qui met en évidence le fait qu'il n'est pas possible de trouver dans l'oeuvre d'Abdelkrim un modèle historique achevé, car si sa tentative est inscrite dans l'histoire de demain, elle est niée dans l'histoire d'aujourd'hui et par celle d'hier ? Doit-on renoncer à tirer de cette lutte une connaissance historique positive ? Je serais plus nuancé, même dans le cadre d'un rapport de forces qui fait que l'expérience historique passe nécessairement par le langage de l'autre.

Il y a en particulier une classification et une hiérarchie des langages d'emprunts que ce Congrès pouvait tenter d'établir en fonction d'un indispensable renversement de perspective, étape première d'une nouvelle évaluation historique. A l'extrême, dans ce rapport de forces qui joue en faveur de l'Autre, il y a la gamme des langages empruntés à l'adversaire (et là même, il y eût eu une échelle à établir, et je pense que, dans ce domaine, les rapports de M. Echevarrieta auraient été plus intéressants à examiner que la réanalyse des rapports du Lieutenant-Colonel Laure). Mais, plus près de la pensée d'Abdelkrim, en rapport plus direct avec lui, il y aurait eu l'examen du modèle kamaliste, la marque qu'il laissa dans la vision rifaine - vision à laquelle on ne peut s'empêcher de songer en longeant les tristes mesures d'Ajdir qui devait, selon la promesse d'Abdelkrim, devenir l'Ankara du Maroc. Examen d'autant plus utile que nous sommes moins informés à ce sujet, tant il est vrai que la perspective historique - ici résolument européenne centrée - conditionne la nature et l'étendue de l'information transmise. Il y avait même un langage plus proche encore de la préoccupation authentique d'Abdelkrim : son langage marocain. N'est-il pas regrettable que nous ayons si peu contribué à le clarifier par ce Congrès ? Nous en sommes encore à faire état des seuls et rares documents que l'indiscrétion des particuliers ou les révélations des services de renseignements aient jadis mis en circulation. Pourtant, ils sont bien suggestifs ces quelques passages, ce rappel par exemple, de la parfaite orthodoxie de la position d'Abdelkrim, "défenseur de la religion musulmane" et "combattant de la guerre sainte" qui écri-

vait aux fqihis Si Abdelaziz Gennani et El Iraqui, cadi de Fez :

Nous comptons sur vous pour approuver la guerre sainte que nous prêchons, et n'oubliez pas si vous êtes prisonniers, nous ne le sommes pas et que nous disposons des forces nécessaires pour chasser les infidèles du pays.

Ou encore la mise en évidence de l'absolue nécessité de combattre le colonialisme qui ne peut être qu'une entreprise de destruction économique :

Nous ne prendrons aucun repos, tant que nous n'aurons pas chassé les Français et les Espagnols du Maroc. S'ils y restent encore, ils feront des Marocains ce qu'ils voudront et ne leur laisseront aucune ressource : ni forêt, ni aucun jardin, ni terrain, aucun magasin ni maison (lettre au caïd de Rabat, Si Abderrahman El Korchi) ;

avertissement auquel il convient de joindre cette annonce quelque peu prophétique (encore qu'elle relève d'une lecture attentive de l'histoire coloniale) :

Mais ces impies, un certain jour, s'empareront de tous les Marocains riches et chefs comme Moulay Youssef et autres, et les transporteront sur un autre continent des mers lointaines. C'est ainsi qu'a opéré l'Angleterre avec le Roi et gouverneur de l'Inde, lorsqu'elle a occupé le pays militairement (lettre à Sidi Ahmed Jillali, (1) jurisconsulte et professeur à la Karaouine)

On voit que, même à l'intérieur du langage que dicte une situation historique faite par l'opresseur, les faits comme les discours peuvent s'organiser autrement, non par rapport au centre moteur européen, mais par rapport à cette revendication à l'histoire qu'incarne 'Abdelkrim. Or seule, l'analyse objective réelle de cette situation en deçà de l'histoire qui fut celle d'Abdelkrim eut permis de définir une grille des pertinences à partir de laquelle l'étude des faits et du langage deviendrait une tâche constructive.

(1) Ces documents sont cités par Hubert-Jacques, l'Aventure riffaine et ses dessous politiques, Paris, Bossard, 1927.

III

Mais cette grille de pertinence, elle est fonction de critères d'évaluation qui suppose une transformation radicale de perspective, puisqu'il faudrait replacer le coeur de l'histoire au sein de cette tentative rifaine et, cela non seulement dans un épisode donnée (l'accidentel est sans intérêt), mais dans la longue durée qui est la véritable dimension de l'histoire.

Or ce renversement de perspective est-il même concevable ? Même de prime abord on a du mal à l'envisager tant il est vrai que de faux problèmes et de réels ignorances nous en détournent. Qui même voudrait poser le problème, ne voit-il pas le plus clair de son énergie passer à lutter avec des ombres, car le langage de l'Autre est passé aussi par là ? Qui peut, aujourd'hui, objectivement utiliser le terme de "rifain", sans voir surgir le spectre du dahir berbère, sans susciter la crainte du séparatisme berbère, sans remettre en cause non seulement l'unité arabe mais jusqu'à l'Islam ? Et pourtant, l'exemple d'Abdelkrim n'est-il pas là dans sa réalité la plus manifeste pour s'inscrire en faux contre ces craintes qui paralysent : Qui a situé son action dans l'esprit orthodoxe de l'Islam sinon Abdelkrim ? Où était le Dar el-Islam en 1922, sinon dans le Rif ? N'est-ce pas encore au nom de celui-ci qu'Abdelkrim s'opposa à certaines des tractations des années 50 ? Que fit Abdelkrim dans les tribus qui lui donnèrent leur adhésion sinon lutter vigoureusement contre le maraboutisme (1) et remplacer partout le tribunal coutumier par le droit islamique ? On n'en faisait pas autant de l'autre côté du front. Berbère, synonyme de régionalisme ? De repli sur des entités de plus réduites morcellement et partant anti-nationalisme ? Et pourtant qui, sinon Abdelkrim postula toujours des regroupements de plus en plus larges. Soutenu par les Ait Ouriaghen (Beni Ouriaghel) il prêche l'Union des tribus rifaines. Fort de l'appui de celles-ci, il gagne à sa cause des populations infiniment plus nombreuses, de langue arabe, comme le Djebala. Maître du Nord, il pensera à l'échelle du Maroc, et l'indépendance même de son pays, il ne la concevra qu'à l'échelle du Grand Maghreb. Cette clarification là, on voit Abdelkrim l'imposer de prime abord, face aux mensonges récents comme aux peurs anciennes.

(1) L'emprisonnement du chérif Derkawi chez les Beni Zeroual par exemple. Ce sera d'ailleurs par sa savante manipulation des personnalités maraboutiques que le Maréchal Lyautey mit en échec la tentative rifaine qui ne parvint pas à franchir la trouée de Taza.

Mais au-delà de l'erreur, il y a l'ignorance qui résulte de cette grande négation historique que l'on a opposé aux structures internes de la société marocaine. Qui aujourd'hui peut dire exactement où commence, ou finit le Rif et qu'est-ce que le Rif ? Mais cette ignorance là a peut être son double de vérité, car si le Rif a un commencement, il n'est peut-être pas de fin autre que les barrières objectives de classe, de mode de production et d'organisation socio-économiques. "Car c'est bien là que réside le facteur vraiment redoutable de la puissance d'Abdelkrim, dans cette infiltration insidieuse retournant subitement les tribus rifaines contre nous et noyant nos forces et nos arrières dans une insurrection sans cesse étendue" (1). Le jugement est du Maréchal Juin qui retrouva dans la lutte armée la politique, les mêmes facteurs que nous entrevoyons ici car le Rif n'est peut-être pas autre chose que la formulation extrême de facteurs économiques et de formes socio-culturelles correspondantes que l'on retrouve, peu ou prou, dans tout le Maroc : le Rif c'est l'économie de subsistance, c'est à la limite cette agriculture des étroites terrasses prises sur la montagne et les lits de rivière face à laquelle la réforme agraire elle-même est une dérision. C'est le problème des terres lourdes d'hommes, abcès national que seule cette médication artificielle qu'est l'émigration massive des hommes - tristes victimes des champs de bataille et des mines d'Europe - permet de maintenir en deçà du seuil critique d'une septicémie généralisée. C'est le blocage de l'évolution interne de cette société, mais c'est aussi sa revendication égalitaire et son exigence absolue d'indépendance, son droit à sa propre histoire. Le Rif, il est partout là où il y a misère, exploitation, humiliation. Ce Rif là n'est ni un phénomène circonscrit dans l'espace, ni un phénomène circonscrit dans le temps. C'est le Maroc majoritaire et ce Maroc là est inséparable de sa vocation historique.

Car, et l'histoire de la résistance berbère est là pour l'affirmer, il ne s'agit pas d'une présence négative dans l'histoire, d'une masse de mécontentement à exploiter, ou d'une force "non politisée" qu'il s'agirait d'amener à la lutte, d'endoctriner, et partant de soumettre à tel ou forme politique dominante. C'est une erreur d'analyse qui trouve sa base dans une certaine historiographie qui, pour des raisons de classe comme de concepts (que je n'ai pas à examiner ici), a constamment présenté la présence berbère dans l'histoire du Maroc sous le signe négatif du désordre, "l'anarchie berbère", de la révolte, de l'antihistoire. Songeons par exemple, à cette description que fait Ezziânî des troubles qui, au Maroc, suivirent la mort de Moulay Isma'il : "Les populations complètement négligées par le souverain, ne tardèrent pas à rompre l'unité du Maghreb. Elles mirent à mort

(1) La revue des deux mondes, 1er avril 1954, p.391.

les fonctionnaires du gouvernement qui en étaient les soutiens et, méprisant les ordres du sultan, elles infestèrent les routes du royaume sans que personne essayât de réprimer leurs excès. Les Berbères ne songèrent plus qu'à se procurer des armes et des chevaux ; et le vent revint accomplir son oeuvre habituelle après avoir été dans des coffrets de cuivre" (1). Avouez que ce n'est pas autre chose que ces "horribles barbares" face à "l'oeuvre de civilisation" que devait invoquer le Maréchal Pétain justifiant devant la Chambre l'emploi au Maroc en 1925 de 44 bataillons et 73 avions qui devaient larguer 11.307 tonnes de bombes.

Et pourtant, en dépit même de la négation qu'elle oppose à la présence berbère dans l'histoire du Maroc, cette histoire là ne parvient à cacher entièrement l'expression concrète de cette persistance berbère dans ses structures de résistance comme dans ses structures d'affirmations. Car c'est une société organique, mais virtuelle, postulant et trouvant son dépassement vers des ensembles toujours plus large quand les circonstances le permettent mais se dissolvant devant la présence ennemie pour mieux renaître. Nous lui connaissons des relais dans la structuration, des lignes de forces géo-politiques qui constamment commande son action et son développement. Sa solidité, cette société "irrécupérable" la doit, sans doute, à des structures socio-économiques irréductibles aux critères européens habituellement invoqués qui la présentent comme une "féodalité" qui attend, comme un espoir, son passage au capitalisme bourgeois. Telle qu'elle, et jusque dans la représentation qui lui est hostile, cette société parvient à maintenir son visage communautaire et imposer ses mécanismes égalitaires (2). Elle constitue, en un mot, un mode d'organisation qui non seulement se maintient, mais a constamment mis tout autre système en échec au Maroc.

*

* * *

(1) Et-Tordjeman elmoa^{ri}rib 'and douel elmachriq ou^l Maghrib, Amsterdam, Philo Press, p.56.

(2) L'intervention du makhzen par exemple perturbe cet équilibre premier. On a mis en évidence comme berbère représentatifs les grands féodaux, maîtres des Glaoua ou de Zayyane, par exemple. Ce sont tous des chefs (de création généralement récente) qui doivent à un emplacement géographique stratégique l'appui du Makhzen grâce auquel ils se sont transformés en potentats. Sous l'angle interne berbère, on ne saurait considérer cette évolution comme inévitable ou représentative.

Face donc à une crise historique qui a fait surgir l'image d'Abdelkrim, celle-ci, me semble-t-il évoque essentiellement les limites de l'utilisation de ce symbole face à une population qui exige sa propre présence dans l'histoire, non pas sous la forme d'une participation à tel ou tel schéma élaboré en dehors d'elle, mais en vertu et en fonction d'une structuration élaborée qui lui est propre et dont on entrevoit qu'elle constitue à la fois le dépassement de la contradiction interne qui a pesé sur toute la longue histoire du Maroc, et une perspective infiniment dynamique et neuve dans les possibilités historiques qui s'offrent à une humanité qui dépasse le carcan étroit des frontières et des modèles européens.